

D'une langue coloniale à l'autre : À propos de la traduction anglaise de *Niiwam* et *Taaw*, deux récits de Sembene Ousmane

Sembene Ousmane, auteur africain, est sénégalais. Comme beaucoup de ses autres livres, *Niiwam* est écrit en français et a paru aux éditions Présence Africaine, qui publient, depuis Paris, des auteurs africains. Autant de détails sur ce livre qui ne sont pas dénués d'intérêt pour le traducteur.

Il a été souvent affirmé que la tâche du traducteur est de déclencher chez le lecteur du texte traduit des réactions identiques à celles qu'a le lecteur du texte original. On est donc en droit de se poser la question de savoir à quel public s'adresse le texte original. Quels sont les lecteurs que vise un écrivain sénégalais quand il écrit en français ?

On s'accorde généralement à dire que seulement vingt pour cent de la population sénégalaise lit le français. Sembene Ousmane évalue lui-même la part de lecteurs potentiels de ses livres à dix pour cent de ces vingt pour cent (1). L'auteur dramatique Cheik Aliou Ndao se demande si un pourcentage de deux pour cent de Sénégalais sachant lire ne serait pas plus exact (2). A l'évidence, l'écrivain sénégalais qui écrit en français n'écrit pas pour un public sénégalais. Au Sénégal, la plupart des gens ne savent pas lire du tout, ou ne savent pas lire le français, et n'ont vraiment pas grand-chose à consacrer à l'achat de livres. Comme les autres écrivains africains, Sembene Ousmane écrit dans une langue européenne pour être lu par-delà les frontières de son pays. Traduire son texte en anglais, c'est contribuer à cette entreprise en rendant le texte accessible à quantité d'autres lecteurs d'Afrique anglophone et du monde anglophone en général.

Dans le même temps, pour Sembene Ousmane, comme pour beaucoup d'autres Africains, c'est de son environnement humain, social et politique que l'écrivain se nourrit et doit se nourrir ; et c'est là aussi ce qu'il doit exprimer. Les titres – surtout

O pays, mon beau peuple et, de manière plus spectaculaire encore, les ouvrages dont le titre est en ouolof, comme *Xala* ou *Niiwam* – témoignent de cet engagement. La question qui se pose alors au traducteur est de savoir si la contradiction ou la tension entre le matériau des livres et le français est perceptible dans le texte original ; si tel est le cas, comment fera-t-on sentir cette tension dans la traduction. Les récents interviews d'écrivains africains (y compris un grand nombre de Sénégalais) effectués par Pierrette Herzberger-Fofana montrent que ces contradictions sont perçues par les écrivains. Plusieurs d'entre eux disent leur frustration de ne pouvoir écrire dans leur langue maternelle, qu'ils n'ont souvent pas appris à écrire et que la majorité de la population ne saurait pas lire. Ils réclament une politique linguistique qui cherche à promouvoir les langues africaines dans l'enseignement, la vie politique et l'emploi et qui donne à leurs compatriotes une littérature écrite dans leurs langues maternelles ou nationales (3).

Sous la direction éminente et savante de Léopold Senghor, le Sénégal a choisi le français comme langue officielle, ce qui, dans l'esprit de Senghor, devait permettre à ce pays africain de faire partie du monde moderne de la science et des échanges internationaux. Parmi les dix-sept langues africaines parlées au Sénégal, six ont été choisies comme « langues nationales » devant servir de langue d'enseignement au cours des deux premières années d'école primaire. Mais le gouvernement a mis en œuvre cette politique avec une prudence extrême ; elle reste au stade expérimental et les Sénégalais ont tendance à envoyer de préférence leurs enfants dans les écoles héritées du modèle français, qui ouvrent des possibilités de promotion sociale et, au bout du compte, de pouvoir politique, administratif et économique. Taaw et sa mère Yaye Dabo voient dans l'école française une voie d'accès à un emploi en informatique. L'abandon en cours d'études est la norme : sur mille enfants qui commencent l'école à sept ans, seul un élève atteint le niveau de l'enseignement supérieur. En cours de route, l'aventure a capoté ; en conséquence, les enfants ne maîtrisent ni le ouolof ni le français et, pour continuer à citer Sembene, les jeunes des zones urbaines parlent un « langage abâtardi » que seuls comprennent ceux qui, comme eux, ont abandonné leurs études. Autant de candidats tout trouvés pour le chômage et la délinquance juvénile. Les amis de Taaw sont explicitement identifiés par leur sociolecte, mélange de français, d'anglais et de ouolof. La question des langues africaines et de leur statut par rapport au français officiel est un élément thématique dans les deux récits, comme il l'est aussi dans *Xala*, par exemple, où la fille du personnage principal, frappé d'impuissance, prend une part active à la promotion du ouolof à l'université en publiant des textes traduits en ouolof. Sembene a lui-même collaboré, en 1971, à un mensuel en ouolof, *Kaddu*, qui n'a pas survécu à la querelle politique autour de la façon dont il convenait d'écrire le ouolof. Une tentative plus récente, *Andë Sopi*, a elle aussi rencontré des obstacles (4).

Le Sénégal se trouve dans une situation plus favorable que de nombreux autres pays d'Afrique pour se lancer dans le développement d'une langue nationale, d'où – entre autres avantages – pourrait émerger une littérature nationale : quatre-vingts pour cent de la population parlent le ouolof à titre de langue maternelle ou de *lingua franca*. Le ouolof a l'avantage supplémentaire d'être largement parlé en Gambie aussi. Avec beaucoup d'autres, Sembene Ousmane appelle de ses vœux un choix politique qui permettra à tous les Sénégalais d'être scolarisés et donc de lire et de fonctionner économiquement dans la langue qu'ils parlent. Ils n'auraient plus à subir cette violence linguistique qu'est l'apprentissage dans une langue étrangère de ces savoirs fondamentaux que sont la lecture et l'écriture. Il constate amèrement que la promotion des langues africaines va à l'encontre des intérêts du français, qui essaie de résister à l'anglais grâce aux forces de « la Francophonie ». En attendant, quand quatre-vingts pour cent de Sénégalais illettrés associent le ouolof ou leur langue maternelle à la tradition, notamment orale, que faire quand on est écrivain ? Dans le roman de Sembene intitulé *L'Harmattan*, Leye est écrivain en même temps que militant politique. Il décide de ne plus écrire, en dépit d'un recueil de poèmes déjà publié qui a connu un vif succès en Afrique et a été traduit dans de nombreuses langues locales. Il explique qu'il ne veut plus « enrichir le français » (5). Il abandonne l'écriture pour la peinture.

A l'évidence, Sembene Ousmane a fait un choix différent. Pour son public africain, il écrit les dialogues de ses films en ouolof, mais il n'a pas renoncé à utiliser le français. Pour le traducteur, la question de savoir si Ousmane, pour le citer, « enrichit » le français et celle de savoir de quelle manière il utilise cette langue revêtent une importance cruciale.

Il faut souligner que le français parlé en Afrique diffère très largement du français standard de la métropole. Le traducteur dispose d'études approfondies et de dictionnaires d'africanismes. Il existe une étude consacrée spécifiquement à l'usage sénégalais de plus de mille unités lexicales (6) ; d'autres études recensent des emprunts à diverses langues locales. Le ouolof est l'une des principales langues de prêt et on n'est pas surpris de constater que la plupart des emprunts se rapportent à des phénomènes sociaux inconnus des Européens et n'ayant pas de désignation en français. Assez souvent, mais pas systématiquement, le texte français d'Ousmane offre des notes en bas de page destinées à éclairer le lecteur non-africain. Il est probable que le traducteur traduira ces éléments, gardera les notes de l'auteur et ajoutera un glossaire d'africanismes.

En plus des africanismes recensés ou indiqués, l'écrivain est libre de s'écarter du français standard pour utiliser des vocables qui ne sont pas recensés ou qui lui sont personnels. Dans le texte français de *Taaw* un certain nombre de mots apparaissent entre guillemets. En général, le mot ou l'expression est facile à comprendre, mais la typographie dénote l'écart par rapport à l'usage consacré. Il n'est pas facile pour le

traducteur de trouver un équivalent anglais qui soit compréhensible tout en s'écartant de l'usage consacré. Quand on traduit « son à-côté » par « *his next door* », on adopte une façon inhabituelle de dire « son voisin », mais on ne rend pas l'usage novateur de l'expression française, qui peut être régionale ou bien transposée d'une langue africaine ou bien encore forgée par Sembene.

Sembene est très conscient des contraintes du français. Parfois, le lecteur métropolitain est surpris de voir un usage aussi scrupuleux de la grammaire qu'il a apprise à l'école ; l'imparfait du subjonctif et les propositions subordonnées participiales sont depuis longtemps tombées en désuétude dans le français de tous les jours et dans une large partie du français « littéraire » écrit. Cette hyper-correction est particulièrement frappante quand elle exprime les pensées intérieures de Thierno, qui n'a jamais appris le français, langue qu'il ne sait pas lire et ne parle même pas. Mais il est permis de penser que, en l'occurrence, le français écrit de Sembene rend, non sans ironie peut-être, le français dangereusement rigide d'une élite sénégalaise de lettrés et d'hommes politiques, soucieuse de montrer sa maîtrise de la langue dans laquelle elle a fait ses études. Sembene profite des passages narratifs, surtout quand ils reposent sur une technique hautement occidentale, telle que le discours indirect libre, pour singer et pour railler l'intellectuel africain francophone.

Plus souvent, toutefois, Sembene s'efforce de rendre un français plus africanisé. Dans les limites des contraintes morpho-syntaxiques du français, il fait sentir au lecteur la nature multilingue du discours au Sénégal. Il indique souvent la langue utilisée par ses personnages dans leurs énoncés : « dit-il en oulof » ; « continua-t-il en français ». Dans *Taaw*, il est dit d'une femme qu'elle a proféré des insultes obscènes dans sa langue maternelle, alors que le reste de son discours est censé être en oulof. Au bout du compte, le français standard et même le français sénégalais ne résistent pas à la pression de la langue que parlent les gens : les salutations ritualisées et les dialogues propres à la société oulof sont transcrits avec tout le respect dû à la syntaxe française, mais le fonctionnement pragmatique de la langue reste délibérément étranger. Il y a également transcription de l'arabe quand le texte exprime des prières. Viennent finalement se glisser des mots oulof qui ne sont pas des emprunts recensés du français sénégalais. Parfois Sembene met une note en bas de page ; ailleurs il donne la transcription entre parenthèses ou il se contente de la juxtaposer au mot ou à l'expression oulof. Au lecteur de décider si le personnage prononce les deux ou si la traduction est donnée là pour aider le lecteur ! Parfois, il n'y a ni note ni traduction, entre parenthèses ou non ; il n'y a que « *Reek* », « *Tchim* » ou « *Dee-ded* », pâle reflet écrit du vrai parler des compatriotes de Sembene quand ils expriment la désapprobation, le mépris, la surprise ou toute autre émotion.

Sembene traduit volontiers de telles interjections ou expressions, si on le lui demande. Mais dans ce genre de situations, la tâche du traducteur n'est pas de traduire le sens, que le contexte rend souvent assez clair, mais de garder humblement les mots,

la lettre même du texte. Les noms des personnages sont nécessairement africains. Bien que l'auteur nous aide un peu en ce qui concerne par exemple Taaw, « le premier né », le lecteur qui ne connaît pas le oulof n'a pas accès au réseau onomastique. Interrogé sur ce point, Sembene, comme on pouvait s'y attendre, a dit qu'il n'était pas question de toucher aux noms propres. Il a refusé de proposer tout équivalent à Niiwam, comme le texte en propose pour Taaw, et a explicitement interdit l'emploi d'un sous-titre (7).

Le nom propre a un référent singulier et, en tant que tel, est « hors langue » : il appartient à l'encyclopédie, non pas au dictionnaire. Dans un texte français truffé d'éléments « étrangers », il n'est pas toujours possible de distinguer immédiatement noms propres et noms communs étrangers ou interjections. Dans sa volonté d'orchestrer l'hétérogénéité des voix, des langues et des parlers sénégalais dans le cadre de la langue européenne qu'il utilise, Sembene injecte dans le français la force irrésistible de noms propres intraduisibles. Le tour de force réside dans son évaluation du degré de tolérance du français vis-à-vis de l'*étrangeté* (8) africaine : les puristes reculeront évidemment devant la rugosité du texte, mélange incongru de grammaire châtiée, de néologismes africains, de mots ou d'expressions oulof ou arabes, de métaphores et de proverbes transcrits. Le texte « ne coule pas » à la lecture. Le choc culturel de diverses coutumes, dont les unes sont explicités, les autres pas, est accepté, à titre de curiosité anthropologique. Le véritable dépaysement réside dans l'expérience linguistique de l'*étrangeté* du français quand c'est un Africain qui l'utilise.

Il est très tentant de profiter de la traduction pour ré-européaniser le texte et lui donner l'aisance, le coulé de la *Koiné* littéraire, qui épargnera au lecteur de la traduction le choc linguistique. La stratégie inverse consiste à respecter ce qu'il y a d'*étranger* dans le texte original, sans épargner au lecteur du texte en anglais ce qu'un autre traducteur a nommé « l'épreuve de l'étranger ». Il serait vain de faire parler à ces jeunes chômeurs la langue de leurs homologues des Cape Flats ou de Harlem, ou d'offrir une transcription anglaise de salutations traditionnelles ou de dialogues ritualisés xhosa ou zoulous. Notre effort devrait plutôt tendre à rendre autant que possible les tensions, surtout celles d'ordre linguistique, qui confèrent à l'original sa vie africaine sénégalaise, dans son hétéroglossie.

Il se peut fort bien que la langue babelisée du texte original exprime la confusion des colonisés aliénés par rapport à leur langue maternelle et leur refus de répéter comme des perroquets la langue impériale (9). Le texte anglais justifiera l'entreprise de traduction s'il fait sentir aux lecteurs anglophones que leur langue maternelle peut s'ouvrir et accueillir d'autres voix, d'autres langues.

Catherine Glenn-Lauga,
Université du Cap

Une version anglaise de cet article a paru dans l'édition sud-africaine de *Niiwam* et *Taaw* (David Philip, Claremont, 1991). Il est ici repris (traduit par J.-P. R.) avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

NOTES

- (1) Herzberger-Fofana P., « Sembene Ousmane, Forgeron de caractères : une interview avec le romancier et cinéaste sénégalais ». *Komparatistische Hefte*, Universität Bayreuth, N° 8 (1983).
- (2) Herzberger-Fofana P., *Ecrivains Africains et Identités Culturelles - Entretien -* Stauffenberg Verlag, 1989, p. 89.
- (3) Voir les propos de Cheik Aliou Ndao, Djibril Tamsir Niane, Aminata Sow Fall, Cheikh Hamidou Kane, recueillis par Pierrette Herzberger-Fofana : 1989, op. cit.
- (4) Dumont P., *Le français et les langues africaines au Sénégal*, ACCT, Karthala, 1983, p. 30.
- (5) Sembene Ousmane, *L'Harmattan*, Présence Africaine, 1980, p. 140.
- (6) Blonde J., Dumont P. et Gontier D., *Particularités lexicales du français au Sénégal*, Publications CLAD, 1979.
- (7) Sembene Ousmane, communication personnelle.
- (8) Voir la discussion d'Antoine Berman : « La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain », *Les Tours de Babel*, Trans-Europe-Repress, 1985.
- (9) Pour une analyse des effets de la littérature post-coloniale anglophone sur l'anglais standard : Ashcroft B., Griffiths G. & Tiffin H., *The Empire writes back : Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, Routledge, 1989.